

**Colloque *Blaise Cendrars et les Arts*, 30-31 mars et 1<sup>er</sup> avril 2000 à Valenciennes.  
Parution PUV, 2002 (dir. de Freitas et Nogacki).**

### **Blaise Cendrars et les avant-gardes allemandes, avant 1914**

Le titre de cet article peut surprendre car Blaise Cendrars a laissé peu de traces, de souvenirs de la période d'avant la première guerre, cela d'autant plus concernant d'éventuelles relations allemandes qu'il n'a jamais évoquées par la suite.

En 1910, Frédéric Sauser a 23 ans, 25 lorsqu'il publie *Les Pâques*, le poème qui lui confère le statut d'écrivain tant convoité. De cette époque parisienne lointaine, quelques bribes subsistent des contacts établis par cet écrivain en devenir avec les intellectuels, artistes et écrivains allemands. Ces traces sont restées enfouies dans la mémoire de Blaise Cendrars, qui a véritablement nié ce passé germanique pour pouvoir s'afficher Français, premier de son nom, comme sorti de nulle part. Je crois qu'il faut s'interroger sur le pourquoi de la disparition de cet univers familial, effacement qui se transforme même en mise à mort lors de l'engagement dans la Légion, en 1914.

En parlant des avant-gardes allemandes, nous allons évoquer de façon succincte quelques contacts de Blaise Cendrars avec un pays, des individus, une culture... Il s'agit surtout de contacts germaniques noués dans le Paris cosmopolite d'avant '14, époque où les frontières ne signifiaient pas encore grand' chose.

Il est cependant nécessaire de placer quelques points de repère en amont de cette recherche car si ces contacts ont eu lieu, c'est donc que Frédéric Sauser avait accès à cette culture, à la langue allemande. Le patronyme du poète révèle son origine germanique. Ses parents étaient tous deux originaires de Suisse-allemande mais de familles ayant migré depuis plus d'une génération en Romandie. La langue parlée à la maison était le français mais le dialecte bernois –ou zurichois– n'était pas inconnu du jeune Fritz : une de ses tantes à la Chaux-de-Fonds n'a jamais parlé que le suisse-allemand et sa mère lui a offert un petit volume de psaumes en allemand conservé dans le Fonds d'archives B. Cendrars, à Berne. Le dialecte n'était peut-être pas parlé par le poète mais en tout cas compris et le livre offert atteste d'une pratique et d'une connaissance de la langue de Goethe.

Après l'expérience napolitaine<sup>1</sup> (1894-96) qui se solde par un échec magistral, la famille Sauser revient en Suisse, mais à Bâle où la mère a de la famille. Les enfants sont inscrits à l'école à Bâle et suivent un enseignement en allemand. C'est au cours de ces deux ans que le futur Blaise Cendrars rencontre August Suter, qui deviendra un sculpteur reconnu. Les deux « gamins » se retrouvent par hasard à Paris au début de l'année 1911 et commencent entre eux une correspondance en allemand des plus intéressantes<sup>2</sup>. Après la mort de Cendrars, A. Suter a publié, en 1964, quelques souvenirs de cette époque dans la presse bâloise, où il se rappelle :

Je l'ai connu au cours de l'année scolaire 1898-99. J'avais alors 12 ans et Fred Sauser allait comme moi en classe au lycée de Bâle. Ma première impression fut celle d'avoir bel et bien affaire à un garçon de langue française<sup>3</sup>.

En 1908, le jeune Frédéric Sauser s'inscrit comme auditeur à l'Université de Berne mais ne va pas y rester longtemps : le monde académique ne lui convient guère... Indépendamment des diverses Facultés qu'il a pu fréquenter à Berne, nous voulons simplement rappeler que tous les cours ont eu lieu en allemand et qu'il devait donc être capable de comprendre cette langue pour suivre un cursus, même irrégulier. A cette pratique orale s'ajoute la compétence de lecture et d'écriture, dont les traces les plus visibles sont les listes de lectures que le jeune homme en quête de lui-même constituait dans ses Cahiers : celles-ci sont très impressionnantes, de par leur volume et la diversité de leur contenu. Il est bien sûr difficile d'évaluer ce qui a pu être lu parmi cette pléthore de références mais il est par exemple intéressant de constater que dans un des Cahiers, comme il l'a fait pour *Le Latin mystique* ou *La Physique de l'Amour* de Remy de Gourmont, il a recopié en allemand un livre consacré à la peinture italienne du XV<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

La culture germanique a un grand pouvoir d'attraction sur le jeune homme et cette fascination se matérialise par le biais de deux traductions effectuées respectivement en 1910 et 1911. Il s'agit de *Totenmesse*, un récit du Polonais S. Przybyszewski, paru en allemand à Berlin en 1893 puis des poèmes de Richard Dehmel, *Les Métamorphoses de Vénus*, parus aussi à Berlin en 1893. Nous n'abordons pas ici les enjeux de la traduction mais précisons cependant qu'en comparant ces deux ébauches soit à des traductions françaises soit à leur original allemand, force est de constater que Frédéric Sauser maîtrisait très bien cette langue...

Tous ces éléments attestent de la culture germanique de Frédéric Sauser et rendent totalement incroyable l'interview que le poète a faite à Sigriswil en 1949, dans son village d'origine de l'Oberland bernois où il est venu se marier avec sa muse, Raymone. En effet, comment croire à cette déclaration ? :

... et voilà pourquoi j'ai découvert que j'étais non seulement Suisse mais Bernois, et de l'Oberland. (...) Et tout à coup, on se trouve être... natif d'un pays linguistique contraire, n'est-ce pas, c'est cela qui est suffocant. Alors, bien entendu, je ne parle pas leur langue, je la comprends très mal, et ils me comprennent encore plus mal. (...)<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> August Suter (1887-1964) « Erinnerung an Blaise Cendrars » in *Basellandschäftler*, Bâle, 13 mai 1964. August Suter a écrit le texte en français et il a été traduit pour la presse bâloise.

L'auteur devenu célèbre poursuit son mythe de reconstruction et continue à camoufler, trente-cinq ans plus tard, un pan de lui-même. Il joue de son origine pour maintenir sa liberté d'existence, celle qu'il a fondée en 1912 grâce à son « nom nouveau ».

Il faut cependant observer l'ambiguïté de la situation cendrarsienne en automne 1912 et surtout en 1913 : Blaise Cendrars est rentré d'Amérique pour prendre une place dans le landerneau littéraire parisien, il y parvient grâce au poème *Les Pâques* mais semble fréquenter toute la bohème urbaine, cosmopolite et extravagante qui existe hors du milieu littéraire français... En septembre 1912, il donne en allemand une conférence intitulée « Anarchismus und Schönheit » dans un cercle anarchiste de Paris<sup>6</sup> ; il publie, en octobre 1912, avec son ami hongrois Emil Szittyta le premier et unique numéro d'une revue « franco-allemande » nommée *Les Hommes nouveaux* qui cherche ses collaborateurs hors des salons parisiens et, par le biais d'un proche, le Suisse August Suter, il fréquente des Allemands...

Sa situation est ambiguë car il parle et comprend la langue germanique et peut très facilement être associé à ce groupe linguistique. De plus, il a maintenu, en automne 1912, son identité civile : Freddy Sauser / Sausey existe en parallèle à Blaise Cendrars, le nom d'écrivain. Il y a deux identités qui se superposent mais ne fusionnent pas. Ce n'est qu'un an plus tard, le 1<sup>er</sup> septembre 1913, que le poète signe pour la première fois « Blaise Cendrars », dans une correspondance privée envoyée à son ami August Suter alors que jusqu'à cette date, il avait maintenu « Freddy » pour leur courrier<sup>7</sup>. Il aura fallu une année d'intense activité artistique, à Paris mais aussi en Allemagne auprès des revues *Der Sturm* et *Die Aktion* pour que le choix d'une existence dans l'*Un multiple* soit fait. Peut-être que le double nom Sauser / Cendrars était peu clair pour ses correspondants allemands puisqu'il portait encore un nom à consonnance germanique et qu'il pouvait écrire, lire et parler cette langue : avec eux, sa nouvelle identité poétique risquait de se perdre... En signant « Cendrars » le 1<sup>er</sup> septembre 1913, il faisait acte de foi en inscrivant la naissance de cette nouvelle identité le jour de son vingt-sixième anniversaire, dans un courrier en allemand qui le détachait de son origine et mettait en avant son identité poétique. Il choisit d'ailleurs d'associer cette conquête à la publication de *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, poème simultané conçu avec les couleurs de Sonia Delaunay. Cette œuvre majeure est la véritable naissance de l'homme fait pour renaître sans cesse, habité des braises et des cendres de la création, l'unique Blaise Cendrars.

En septembre 1913, Blaise Cendrars sait qu'il existe grâce à son écriture et c'est celle-ci qui lui a permis de trouver son nom nouveau, confirmant son choix francophone tout en rendant possible les activités avec l'avant-garde allemande : il n'était pas un des leur...

---

<sup>2</sup> Certaines lettres ont été publiées en français dans le volume des Inédits Secrets, Club Français du Livre, Paris, 1969. La correspondance originale est encore inédite.

<sup>3</sup> August Suter (1887-1964) « Erinnerung an Blaise Cendrars » in *Basellandschäftler*, Bâle, 13 mai 1964. August Suter a écrit le texte en français et il a été traduit pour la presse bâloise.

<sup>4</sup> Cahier P2, sans date : Italienische Malerei des XV. Jahrhunderts von L. Justi. Frederic Sauser copie sur la page de droite du Cahier des extraits du volume et sur la page de gauche, il note des commentaires, des vérifications biographiques, en français.

<sup>5</sup> Blaise Cendrars « La conquête de Sigriswil ». Interview de la Radio Suisse Romande, Ouchy, octobre 1949. Publiée dans *Continent Cendrars* no 1, ed. de la Baconnière, Neuchâtel, pp. 10-11.

<sup>6</sup> Le carton d'invitation pour cette conférence, conservé dans le Fonds d'archives Cendrars à Berne, précise : 23 septembre 1912 ; le Freiheitlicher Diskutierte Club, qui tenait séance tous les jeudis au Restaurant Jules, Bd. Magenta 6.

<sup>7</sup> Extrait de la lettre : « Sollen Sie nach Paris kommen, schreiben Sie mir ein Wort, 4 rue de Savoie, auf dass wir uns treffen. Bin jetzt in der Stadt. Ihr Blaise Cendrars. ». [inédit].

Ces contacts germaniques furent réguliers durant les années 1912-1913 mais très peu de traces ont perduré dans les archives. Nous souhaitons, dans le cadre de cet article, évoquer les liens du poète avec les intellectuels berlinois H. Walden, directeur de la revue *Der Sturm* et F. Pfemfert, directeur de la revue *Die Aktion*, puis donner quelques précisions sur la relation et les activités de Cendrars avec E. Szittyta.

Concernant les intellectuels berlinois et leurs revues respectives, il convient de s'interroger sur l'origine de ces contacts pour savoir qui fut l'intermédiaire entre B. Cendrars et eux... La revue *Der Sturm* commença à s'intéresser à la littérature française en 1911<sup>8</sup>, après la publication d'un compte-rendu écrit par René Schikele, correspondant à Paris des revues *Nord und Süd* ainsi que du *Strassburger Zeitung*. Dans cet article, R. Schickele critique les revues renommées comme le *Mercure de France*, la *Revue de Paris* et la *Revue des deux Mondes* mais porte aux nues la *Nouvelle Revue française* et *Les Marges*, revues dans lesquelles paraît le « très doué G. Apollinaire » avec sa rubrique « Contemporains pittoresques »<sup>9</sup>. Il est probable que l'article de R. Schickele ait ouvert un nouveau pont entre deux cultures. De fait, aussi bien Apollinaire que R. Delaunay cotoyaient déjà l'avant-garde allemande avec le groupe du *Blauereiter* : Delaunay était en contact avec Kandisky et Apollinaire, qui parlait et écrivait la langue allemande, leur servait d'intermédiaire. Mon propos n'est pas de refaire l'histoire des avant-gardes germaniques, recherche passionnante s'il en est et qui a déjà mérité à elle seule plusieurs ouvrages. Les quelques éléments relevés vont me permettre de situer Cendrars en relation avec une nouvelle mouvance puisqu'en 1913 sa production pour l'avant-garde allemande est importante.

En janvier 1913, G. Apollinaire et R. Delaunay se rendent à Berlin où Apollinaire fait une conférence en français intitulée « La peinture moderne ». Suite à cette rencontre et pour concrétiser son envie d'exposer des peintres cubistes français, H. Walden, directeur de la revue et de la galerie *Der Sturm*, prévoit la tenue d'un Salon d'automne à Berlin, la même année. A l'occasion de la préparation du « Premier Salon d'Automne allemand », Walden sillonne en 1913 une bonne partie de l'Europe. Si on s'en tient à la France, Nell Walden, sa femme, mentionne dans ses Mémoires qu'elle-même est son mari –après une visite à Berlin d'Apollinaire et de Delaunay du 14 au 18 janvier- se rendent à Paris pour huit jours mais, comme elle l'écrit, « si on compte les nuits, il y en a eu seize »<sup>10</sup>. Ils y rencontrent bien sûr Apollinaire, Delaunay et sa femme Sonia. Chez qui ils admirent « les tableaux de Rousseau les plus magnifiques », et toute une série d'artistes dont ils envisagent d'exposer bientôt les œuvres : Juan Gris, Fernand Léger et Marc Chagall notamment ; ils font aussi la connaissance de Paul Fort, le « Prince des Poètes », qui anime les soirées de « Vers et Prose » à la Closerie des Lilas, et de Blaise Cendrars. La rencontre de B. Cendrars et H. Walden a donc eu lieu à Paris au début de l'année 1913, chez R. Delaunay, que le jeune poète fréquentait depuis décembre 1912.

*Der Sturm*, dont le sous-titre est « Wochenschrift für Kultur und die Künste »<sup>11</sup>, fut fondée en 1910 par H. Walden et s'intéressait principalement à la peinture. Lorsque son directeur demanda des participations aux artistes français, ils le firent d'abord en tant que critiques d'art. Ainsi, Cendrars est appelé à participer à cette revue prestigieuse en septembre 1913 (no 178/9) avec un article en français sur le Douanier Rousseau. Les lecteurs allemands de la revue purent découvrir

<sup>8</sup> Maurice Godé, *Der Sturm de H. Walden ou l'utopie d'un art autonome*, PUN, Nancy, 1990. Ce volume se révèle très précieux grâce à la richesse de son analyse et de sa documentation. Il s'agit aussi d'un des rares volumes écrit en français sur le sujet.

<sup>9</sup> Maurice Godé précise qu'il est difficile de déterminer la date des relations effectives entre Apollinaire et la revue *Sturm* puisque les « documents conservés ne permettent pas de dater exactement le début des relations entre le *Der Sturm* et les cubistes R. Delaunay et G. Apollinaire. Les lettres les plus anciennes remontent à 1913 », *op. cit.* p. 112.

<sup>10</sup> Cité par M. Godé, *op. cit.*, p. 120.

<sup>11</sup> En mars 1913, la revue devient « Halbmonatschrift ».

dans son article une prise de position très franche en faveur de l'émotion et contre la critique ! Cendrars y agresse les « analystes » et tous ceux qui ne se laissent pas guider par leurs sentiments, leurs perceptions : la peinture du Douanier Rousseau est l'alibi à une nouvelle démonstration de ce qu'est l'Homme Nouveau, à la façon de S. Przybyszewski dans son ouvrage *Psychologie de l'Individu*<sup>12</sup>, c'est-à-dire l'homme qui vit en se laissant guider par des associations de sentiments et d'émotions et non par des actes et événements qu'il alignerait les uns derrière les autres. Cet article est la première publication de Cendrars dans la revue mais il y était déjà mentionné en mars 1913 où il avait signé par *Blaise Cendrars, Directeur des Hommes Nouveaux, Paris*<sup>13</sup> la « deuxième série de soutien au peintre Kandinsky ». En novembre 1913 paraissent dans *Der Sturm* son poème « Tour » ainsi qu'un texte à valeur de manifeste intitulé « La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France » (no 184/5, pp. 125-6 et 127), titre homonyme au poème fraîchement publié. En juin 1913, la revue *Der Sturm* avait aussi annoncé la nouvelle publication des poèmes *Séquences* mais c'est dans la revue *Die Aktion* qu'un de ces poèmes parut en septembre 1913.

La revue *Die Aktion*, dirigée par F. Pfemfert, est aussi berlinoise mais, comme le précise son sous-titre, elle est plus politisée : « Wochenschrift für Politik, Literatur und Kunst » ; l'engagement politique passe avant l'art et celui-ci doit servir la politique. La revue *Die Aktion*, fondée en 1911, publie tous les textes en allemand, traduisant aussi bien Cendrars que Baudelaire ou Balzac : la lecture ne doit pas être sélective et chacun doit pouvoir accéder à la culture et aux idées nouvelles. Les deux revues ont bien sûr vécu des conflits de personnalités assez forts, H. Walden et F. Pfemfert ne s'appréciant que fort peu. Cette situation n'a pas empêché Cendrars d'avoir des contacts épistolaires avec les deux hommes et de publier dans les deux revues.

Ayant rencontré directement H. Walden à Paris, il semble évident que ce contact a ouvert la porte de la revue à Cendrars. Concernant *Die Aktion*, il semble que ce soit l'ami allemand Ludwig Rubiner, journaliste, critique et écrivain auquel est dédié le poème « Crépitement » en 1913<sup>14</sup>, qui lui ait permis d'entrer dans l'équipe de *Die Aktion*. Installé à Paris, L. Rubiner est correspondant pour F. Pfemfert et il publie dans la revue berlinoise l'unique article consacré à Blaise Cendrars, en octobre 1913 (no 40), dans lequel il exprime ses sentiments après avoir entendu réciter « *La Prose (Manuskripte)* ». Deux mois plus tard paraît dans le numéro 52 de la revue *Die Aktion*, le 27 décembre 1913, un texte de Cendrars en allemand : « *Theater der Hände* von Blaise Cendrars (Paris) ». Il s'agit d'un article d'esthétique dans lequel l'auteur propose une nouvelle pratique théâtrale. *Theater der Hände* est rédigé de façon assez journalistique, à l'aide d'un vocabulaire simple et des phrases courtes qui sont une visualisation de ce que le spectateur pourrait observer sur la scène d'un théâtre : l'acteur devient une main, personnification des tempéraments humains, et son jeu prend sens grâce au mouvement. En fait, cet article traduit est la reprise de notes de voyage que le lecteur attentif retrouve dans le recueil *Mon voyage en Amérique*, rédigé en automne 1911...

A travers les langues et les cultures, Blaise Cendrars construit sa poétique que l'on pourrait déjà nommer de collage et reprise... La langue allemande, dont les traductions sont une illustration, est un relais vers la création et ce bref article *Theater der Hände* renvoie « au cimetière d'homme de lettres » que le jeune créateur a déjà le sentiment de posséder...

<sup>12</sup> S. Przybyszewski, *Psychologie des Individuums. II. Ola Hansson*, Berlin, Fontane, 1892. Cela devait réjouir H. Walden qui appréciait fort S. Przybyszewski qu'il avait côtoyé avec R. Dehmel à Berlin.

<sup>13</sup> Alors qu'à cette même date –mars 1913–, les lettres à A. Suter témoignent de l'abandon des *Hommes Nouveaux*...

<sup>14</sup> Ce poème parut dans le recueil des *Poèmes Élastiques*, en 1919. Mais la dédicace à « Rubiner » s'était transformée en dédicace à « R », comme l'a révélé J.-P. Golphdenstein dans son édition critique.

L'avant-garde allemande s'est déplacée à Paris, comme Cendrars s'est déplacé à Berlin en septembre 1913 pour le fameux Salon d'automne d'H. Walden. Face à ces intellectuels, se trouve à Paris une bohème cosmopolite que nous allons réduire pour cette communication à l'unique figure d'Emil Szittyta, prototype de cette marginalité active : les êtres vivent sous couvert d'identité ou viennent de nulle part, surgissent dans la ville pour s'y faire une place qu'elle ne leur accorde que rarement.

Comme je l'ai déjà évoqué, peu d'informations et de documents circulent sur le Paris de Cendrars avant 1914. Il est difficile de déterminer ses fréquentations et Emil Szittyta, poète et peintre, n'est pas une figure qui l'associe au milieu parisien qu'il voulait conquérir. Les recherches actuelles, menées principalement en Allemagne, Autriche et Hongrie ont confirmé le patronyme Adolf Schenk pour Emil Szittyta. Le nom sous lequel tout le monde le reconnaissait était donc un pseudonyme, ce qui est encore souvent méconnu ! Adolf Schenk est né en 1886 à Budapest, d'une famille originaire de Souabe. C'est dans un carnet de fin de vie qu'Emil Szittyta note en guise de testament son origine véritable en expliquant que son père était Allemand d'origine mais totalement fasciné par la souche du peuple hongrois. Il soutenait le combat nationaliste magyar et a lui-même modifié le nom de sa famille<sup>15</sup>... En choisissant de se faire connaître sous le nom de Szittyta, le jeune homme se plaçait dans la lignée du choix paternel, à l'inverse d'un Cendrars qui l'a fait disparaître... Issu d'un milieu défavorisé, E. Szittyta chercha rapidement à s'en évader. A seize ans, il quitta père et mère et amorça de nombreuses années de vagabondage qui lui firent traverser l'Europe de 1905-6 à 1909, année où il arriva à Paris : il avait quitté son « aussichtlosen Milieu »<sup>16</sup> et prolongeait hors de son contexte familial une identité mythologique : « Szittyta », le descendant des Scythes...

Dans l'article intitulé « Logique de la vie contradictoire de Blaise Cendrars » qu'E. Szittyta publia sans le numéro spécial du *Mercure de France*, en mai 1962<sup>17</sup>, la ville de Leipzig est donnée comme lieu de rencontre des deux hommes, et cela en 1908 si on en croit un manuscrit conservé aux Archives littéraires allemandes intitulé *Er sucht einen Namen für seine 80 Jahre*, sous-titré *Unvollendeter autobiographischer Roman*, date reprise par de nombreuses biographies de Szittyta ainsi que de Cendrars. Rédigé autour de 1960, ce long texte inachevé accumule les souvenirs et les pensées, les lieux et les êtres. Son sous-titre permet d'associer ses Mémoires au jeu mythographique de Cendrars, à la liberté de se reconstruire dans le texte :

En 1908, je fis sa connaissance à Leipzig, pendant l'Internationale, et nous nous demandions tous les deux ce que nous faisons là. (...) Mais notre vague à l'âme avait la même source, Leipzig, cette ville aberrante, fit naître dans le cerveau de Cendrars l'effrayante histoire de *Moravagine*. (...) (feuillet 205)<sup>18</sup>

<sup>15</sup> Petit Cahier noir conservé à Marbach, p. 4 : « Mein Vater war ein Stockunger trotzdem seine Familie früher Schenk hiess. Und sich erst vor meiner Geburt magyarisieren liess ».

<sup>16</sup> Références biographiques trouvées dans l'essai de Max Blaeulich, spécialiste d'E. Szittyta : « Verstörung der Legende », paru dans le volume *Ahasver Traumreiter*, poèmes d'Emil Szittyta, Wieser Verlag, Salzburg, 1991, pp. 105-135.

<sup>17</sup> E. Szittyta « Logique de la vie contradictoire de Blaise Cendrars » in *Mercure de France*, Paris mai 1962, n° 1185, pp. 64-76.

<sup>18</sup> Ce texte est écrit sur des versos de lettres qui portent entre autres l'adresse parisienne du XIV<sup>e</sup> arrondissement. Le titre est en allemand mais le texte est en français.

Ce texte correspond à un extrait de l'article publié le 2 mars 1961 dans la revue *Les Lettres françaises* « Blaise Cendrars ou l'inquiétude de la fin de siècle » où il précise :

Je connais Cendrars depuis 1908, mais jusque maintenant, je n'ai rien écrit sur lui, pour ne pas le gêner dans la fabrication de ses propres légendes. [...] (p. 1)

Là encore, Szittyta mène un double jeu qui ne lui profite guère ! Sans entrer davantage sur le propre du « légendaire »<sup>19</sup>, il convient de considérer la date proposée comme la « déformation du noyau historique » car les activités et déplacements connus des deux hommes à cette époque<sup>20</sup> ne permettent pas de confirmer cette version temporelle. En 1908, Cendrars est à Berne et ne semble pas voyager. Cette même année, si on en croit le *Cahier rouge* intitulé « Notizen über sein Leben 1905-1910 » que Szittyta a tenu comme un agenda, il était à Zurich et Ascona, où il se mêla aux groupes anarchistes et théosophiques... Dans le même *Cahier*, qui devait appartenir à un ensemble prévu sous le titre *40 Jahre Literatur und Kunst* mais qui n'a jamais été composé, Szittyta mentionne Leipzig en 1910, après un passage en Hongrie et avant Munich, Stuttgart et Berlin... En 1910, les repérages actuels permettent de situer Cendrars entre Berne, Bruxelles et Paris...

Les recoupements géographiques s'avèrent difficiles mais la date de 1910 fait sens lorsqu'on sait qu'en novembre 1910 Frédéric Sausey traduit *Messe des Morts / Totenmesse* de S. Przybyszewski, le Polonais que Szittyta connaissait bien aussi<sup>21</sup>. Il est facile d'imaginer que c'est peut-être Szittyta, et non Féla, qui a fait découvrir à Cendrars l'auteur polonais, et que la rencontre des deux hommes remonterait à cette année 1910...

1910 est d'ailleurs la date donnée à l'intérieur de la revue *Les Hommes Nouveaux* en tant qu'année de parution de la première série de la revue... En fait, comme nous le verrons par la suite, cette série n'existe pas et cette date est, selon nous, une inscription symbolique de la rencontre de Cendrars et Szittyta, le début d'une alliance. Dans son article du *Mercure de France*, Emil Szittyta évoque la fondation de la revue en automne 1912 :

---

<sup>19</sup> Propos de Prof. C. Millet lors de sa conférence donnée dans le cadre du 3<sup>ème</sup> cycle de littérature romande, samedi 24 avril 1999, à l'Université de Neuchâtel : « Le légendaire dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle [...] » : à considérer comme un processus *d'éloignement vers...*, qui fait de ce style non pas une démarche nostalgique mais le moyen de se ressourcer en créant le dispositif poétique mettant en relation le mythe et l'histoire.

<sup>20</sup> Voici les propos de Max Blaeulich, spécialiste de Szittyta, à ce sujet : « Mag sein, dass er Frédéric Sausser schon einmal in Leipzig getroffen sein, mag sein, aber seine Schriften im Verlag Les Hommes nouveaux unter dem Namen Cendrars herauszugeben, begann dieser erst ab 1911 » in *Verstörung der Legende, essay*, Wieser Verlag, Salzbourg 1991, p. 116.

<sup>21</sup> E. Szittyta évoque régulièrement S. Przybyszewski dans ses manuscrits, bien que sa mémoire soit des plus imprécises... Szittyta mélange les dates et les affinités, les liens entre les individus. Mais le plus souvent, ses écrits sont revanchards.

Malgré une inquiétude latente, on était dynamique avant 1914. *Les Hommes nouveaux* furent fondés par moi et quelques anarchistes. Nous n'avions pas un sou. [...] Nous vendions nous-mêmes les billets d'entrée dans les cercles anarchistes et aux petites filles du Boul'Mich'. [...] Nous obtenions ainsi assez d'argent pour se saouler et pour éditer le premier numéro de notre revue. Le deuxième numéro fut imprimé par nous-mêmes, grâce à un idéaliste qui nous avait acheté une petite imprimerie. Un jour, dans la mistouffle la plus complète, nous vendîmes le matériel de l'imprimerie pour bouffer. Et pour le troisième numéro, nous nous mîmes à la recherche d'un nouvel idéaliste. Cendrars se passionnait pour notre entreprise et fit de notre revue une entreprise purement littéraire (pp. 72-73).

Un exemplaire de cette revue est conservé au Fonds Blaise Cendrars des Archives littéraires suisses. Il s'agit d'une petite brochure portant comme titre *Les Hommes Nouveaux*, en caractères gothiques, avec la précision « revue libre (franco-allemande) ». L'édition se faisait dans les deux langues et toute la correspondance était à envoyer « 4, rue de Savoie » à Paris, lieu de rédaction et d'habitation de Cendrars et Szittyta. Au verso de la première page est précisée la répartition des activités entre les fondateurs :

Pour la partie française : Marius Hanot

Pour la partie allemande : Emil Szittyta

Pour tous les autres pays : Freddy Sausey.

La présence de « Marius Hanot » est perturbante car à l'heure actuelle aucune trace sérieuse de ce personnage n'a pu être retrouvée, malgré la conviction qu'il existe puisque Szittyta l'a décrit dans son livre *Kuriosität Kabinett*, en 1923... « Marius Hanot » n'est peut-être qu'un prête-nom, ou peut-être le généreux naïf qui leur a fourni l'argent nécessaire à la fabrication du second numéro (lequel ?), comme le suggère Szittyta dans l'article du *Mercur de France*. Pour le remercier de cet acte, ils l'auraient associé à leur activité... Peut-être... Peut-être était-il aussi nécessaire d'avoir un troisième associé pour paraître crédible car en consultant le sommaire de la revue, malgré les pseudonymes qui ont résisté aux épreuves, celle-ci ne tenait que grâce aux multiples productions de Cendrars ! Dans le premier numéro se trouvent « La Corne d'Abondance », prose érotique dédiée à Felah, « Séquences », les deux poèmes qui appartenaient au roman *Aléa*, la retranscription de la conférence « Anarchismus und Schönheit », qui avait eu lieu un mois auparavant dans un club anarchiste, et « Le Tonneau », ces miettes et propos construits sur les pensées des textes américains... Sur les six articles contenus dans ce premier numéro, quatre sont de Cendrars, un de Marius Hanot et un de Szittyta, consacré à Dostoïevski...

La dernière page de la revue, non numérotée, est consacrée à de la publicité<sup>22</sup> et aux « à paraître » ; s'y trouve annoncé pour le 26 octobre 1912 le premier numéro des Hors-série contenant « *Les Pâques*, poème de Blaise Cendrars ». Pour le numéro 2 sont annoncées les « Gausame Geschichten » d'Emil Szittyta et pour le numéro 3 « Salomom et le Marquis de Sade »

<sup>22</sup> Dont une publicité pour le cabinet dentaire du beau-frère de Blaise Cendrars, mari de sa sœur : Dr F. Rall-Sauser Landau (Pfalz) Theaterstrasse 1.

par Marius Hanot. Aucun exemplaire des projets 2 et 3 n'a été retrouvé et en lisant les souvenirs de Szittyta cela semble logique : peu organisés, sans collaborateurs, sans argent, leur revue n'avait guère de chance de survie !

Le plus étonnant est que la page de couverture de la revue mentionne « Série III No 1 » et que le verso de la dernière page précise qu'il y eut des éditions antérieures à celle présentée, sous le titre *Neue Menschen* :

1<sup>ère</sup> série : Paris 1910

2<sup>ème</sup> série : Vienne + Munich 1911

Cette 3<sup>ème</sup> série : Paris 1912, paraît en français et allemand[e].

Mes recherches à Marbach-am-Neckar, petite ville près de Stuttgart où se trouvent les Archives littéraires allemandes, m'ont permis de retrouver un exemplaire inconnu de la revue *Neue Menschen*, paru à Paris en 1911 et dirigé par Emil Szittyta et Hans Richter, écrivain et futur cinéaste d'avant-garde... Ce numéro, de même format que celui de 1912, contient les informations suivantes sur la page de couverture :

Januar 1911

Redigiert von Emil Szittyta - Hans Richter

Administration : H. Bschorer, 185, Boulevard Voltaire Paris (XI<sup>e</sup>)

L'administrateur est le même anarchiste autrichien employé par Emil Szittyta pour l'édition de 1912... De plus, la dernière page de la revue mentionne encore : « Deutsche Drückerei Hageney, 10 rue du Paradis, Paris X » et ce nom se trouve être le même que celui indiqué sur le volume paru en 1912, avec Cendrars. C'est bien Szittyta qui est à la source de cette aventure, possédant à Paris un réseau de connaissances qui lui permettait de créer et publier parmi les cercles anarchistes...

La liste de publications antérieures à la revue de 1912 est là pour cautionner une activité éditoriale importante mais s'effondre lors des vérifications d'archives. Seule la revue parue à Paris 1911 est antérieure à la revue créée par Szittyta et Cendrars, comme le confirme la dernière page de la revue *Horizont-Flugschriften*, 4. Heft, parue en 1919 sous la direction d'Emil Szittyta et Karl Lohs à Vienne et Hans Richter à Berlin, qui rappelle les publications antérieures :

« **Neue Menschen** ». Herausgegeben von H. Richter und E. Szittyta. Erschienen Paris 1910 / 1911.

« **Les Hommes Nouveaux** ». Herausgegeben von Blaise Cendrars, Marius Hanot u. E. Szittyta. Erschienen Paris 1912.

« **Les Hommes Nouveaux** ». Sonderhefte. Herausgegeben von B. Cendrars, M. Hanot u. E. Szittyta. Erschienen Paris 1913.

1. Sonderheft. Blaise Cendrars : “Pâques“.
2. Sonderheft. Marius Hanot : “Salome et Marquis de Sade ».
3. Sonderheft. E. Szittyta : “Grausame Geschichten “.

« **Neue Menschen** ». Flugschriften. Herausgegeben von H. Richter und Emil Szittyta.

1. “Gedichte“ von E. Szittyta.
2. « In diesen Nächten » von Bruno Schönlanck. Erschienen Brüssel 1914.

[...]

Cette dernière page confirme le caractère illusoire de la liste des antécédants constituée sur la revue de 1912. Les revues datées de « Paris 1910 » et « Vienne + Munich 1911 » sont une manipulation de la réalité –activité que Szittyta aussi bien que Cendrars pratiquent en maître !<sup>23</sup> puisque la seule publication précédente est à recomposer parmi les indices laissés, en reprenant un lieu et une date : Paris, 1911. Il est aussi intéressant de constater que sur cette liste de 1919, les Cahiers spéciaux sont tous notés sous « 1913 », date illusoire puisque la liste est reprise de la revue de 1912<sup>24</sup> mais que seul *Les Pâques* a paru, en novembre 1912... En la maintenant, il s’agissait sûrement de conforter une importance éditoriale faisant toujours défaut...

Les relations entre Szittyta et Cendrars, parce que très proches, très intimes, furent aussi très ombrageuses. Que ce soit par le biais de quelques correspondances, de manuscrits restés inédits à Marbach ou encore l’article que Szittyta a donné au *Mercur* en 1962, les liens qui les réunissaient n’ont sans doute jamais cessé de se distendre... Ils se ressemblaient dans leurs fonctionnements – et disfonctionnements-, cherchant à reconstruire leur vie avec les mots, laissant une totale liberté aux sursauts de leurs mémoires respectives... Chacun *maître es pseudonymes*<sup>25</sup>, ils abusèrent leurs contemporains et jouèrent le même jeu sans pour autant que la destinée ne leur réserve le même sort. Alors que Cendrars trouvait une place – même marginale – dans le milieu littéraire français, Szittyta n’eut jamais de reconnaissance officielle : résident étranger en France, détaché de la Hongrie et opposé violemment à l’Allemagne hitlérienne, il continua à observer le monde depuis la rue du Château, dans le XIVème arrondissement de Paris, sans connaître la célébrité... Celui qui

<sup>23</sup> Comme l’a écrit Max Braeulich, « in der Mystifikation seiner Person war Cendrars ein kongenialer Partner Szittyas » in *Verstörung der Legende, essay*, Wieser Verlag, Salzburg 1991, p. 116.

<sup>24</sup> En 1912, Cendrars a un but précis lors de la création de la revue, qui la détache des intentions plus politisées de Szittyta et qui confirme le caractère personnel de l’aventure : Cendrars y publie quatre textes et fera paraître son poème *Les Pâques* dans les Hors-Séries, alors qu’aucun autre numéro annoncé n’a vu le jour.

<sup>25</sup> Pour Cendrars, nous en avons relevé quatre autres : Sausey, Cendrart, Jack Lee et Diogène ; Quant à Szittyta, déjà pseudonyme, voici la liste proposée par les Archives littéraires allemandes : Emile Lesitt, Oskar Ray, Karl Stammer, Verista.

avait intégré le passé mythologique choisi par son père, descendant vagabond des hordes scythes qui trouvèrent une terre fertile fut pris à son propre piège : figure fantasmagorique, il n'avait plus d'existence quotidienne car son histoire se jouait dans le passé, accompagnée des hordes conquérantes qui tentaient de vibrer encore en lui. Dépossédé, l'écriture devait lui sembler le moyen de maintenir cet univers clôturé, achevé, que son ami Cendrars récusait aussi, le renvoyant à ses chimères...

Avant la déclaration de guerre, en 1914, aussi bien dans le milieu artistique français que parmi ses amis allemands ou slaves, Cendrars avait obtenu la reconnaissance poétique qui impliquait en même temps son existence individuelle : son pseudonyme portait à la fois l'œuvre et l'homme, plus rien ne remettait en compte sa nouvelle identité. Dès lors, pourquoi partir « tuer le Boche » ? Cendrars se sentait Français parmi les étrangers mais il n'a pas pris d'engagement civique avant la déclaration de guerre et sa démarche est toujours restée esthétique, comme nous l'avons précisé avec la revue *Les Hommes Nouveaux*.

Le poète a-t-il ressenti l'obligation de choisir son camp face à un univers qui amorçait sa destruction ? Peut-être... car Blaise Cendrars existait dans la marge de la société française, poète suisse qui portait encore haut son accent et comprenait la langue des Allemands et des Russes : tout pouvait faire de lui un étranger, le renvoyait à sa condition d'étranger, « d'idiot ». Pour gagner ce statut de poète français, il fallait agir comme un Français et donc s'engager : cela allait lui permettre d'acquérir la nationalité tricolore et quitter ainsi définitivement l'Helvétie...

Sa démarche est avant tout une aventure personnelle qui rendait possible son *voyage au bout de lui-même* en oubliant *les affinités électives*, l'univers culturel qui l'a formé et nourri pendant sa jeunesse et auquel il était encore redevable de ses grandes amours littéraires. Ce choix le place une fois de plus dans une position ambiguë puisqu'il décide de soutenir une nation contre celle qui a largement contribué à son choix de devenir écrivain...

La présence allemande se devine mais est presque constamment occultée dans l'œuvre de Cendrars... Nous pensons que comme pour tout ce qui lui est trop proche, le poète a pratiqué l'effacement, mémoriel et textuel, pour réussir à se bâtir sans accrocs, selon son vœu de *vita nuova*. Ainsi, le poète est resté « l'homme qui n'a plus de passé »<sup>26</sup>...

\*\*\*\*\*

Mars 2000.

---

<sup>26</sup> Blaise Cendrars « Au Cœur du monde » (1918), Œuvres complètes, Denoël, vol. 1, p. 197.